

Zeitschrift: Schweizer Volkskunde : Korrespondenzblatt der Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde
Band: 25 (1935)
Heft: 8

Artikel: Un Musée forain en 1879
Autor: Mercier, Henri
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1004822>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un Musée forain en 1879

par HENRI MERCIER, Genève.

L'année 1935 aura sonné le glas du champ de foire traditionnel qui, dès les fêtes de l'Escalade (11—12 décembre), occupait la Plaine de Plainpalais et, entre Noël et le Nouvel-An, accaparait à Genève quais, rues et places.

Les septuagénaires et les sexagénaires auront vu s'accomplir sa progressive reculade. Depuis les autos et l'arrêté municipal de 1911, adieu les étalages éphémères qui envahissaient les Rues-Basses, les petites «boutiques», où les Savoyardes en bonnet rond débitaient des brimborions! Adieu les tourniquets des loteries où l'on gagnait un coq de sucre rouge, un carrousel jouant trois notes, une souris en pain d'épice ornée d'une plume et d'un sifflet!

Les baraques et les tirs aux pipes, les «phénomènes», la femme de mer (vivante!) avec la tête de chien, le théâtre Cagliostro dit Salon Agoston, la Maison hantée, la Houillère ou les Travaux des mineurs, la Tentation de Saint-Antoine, Vingt minutes en Enfer . . . tout ce qui effraya, intrigua, instruisit, amusa ou charma notre enfance a disparu sans retour.

Cet hiver 1935, ce qui reste de forains s'est mis à l'abri des intempéries et s'est concentré dans la vaste halle du Palais des Expositions qui abrite au printemps le Salon de l'automobile. Une affiche mirobolante l'intitule provisoirement: Palais des Attractions. Billets d'entrée payants avec droit des pauvres. Les «métiers» sont installés sur un sol et des galeries en béton armé. On promet des batailles avec serpentins et confettis. Ce ne sont que pintes variées avec confort moderne, bars . . .

Ainsi donc la nouvelle génération, plus exigeante, ignorera le pittoresque et l'imprévu des campements en plein air, la bohème des bourgades de toile, l'odeur des fritures dans la nuit froide, les clameurs des boniments, la poésie des braseros . . .

Sans gémir sur le progrès et souhaitant succès et argent aux forains nouveau style, faisons sortir de notre mémoire quelques visions lointaines.

Evoquons, par exemple, le *Musée de l'art plastique-mécanique*, Jean Huyras directeur, qui, il y a 56 ans, s'étendait sur la place Longemalle. Par «faveur spéciale», les élèves du Collège et leurs maîtres pouvaient le visiter pour 20 centimes.

Je suis aidé dans mes souvenirs par un catalogue que j'ai conservé, imprimé à Landshut, 1879 chez J.-E. Rietsch. Rédigé à l'usage du public de langue française avec plus de bonne volonté que de savoir, il faisait s'ébaudir régents et écoliers et contribuait beaucoup à l'affluence dans l'établissement.

Les spectateurs étaient conduits par quatre «classifications» qui joignaient l'utile à l'agréable, le plaisant au grave, le familier à l'ethnographie et à l'histoire. La 4^e classification donnait des scènes «du Vièrge d'Orléans»: Charles VII, La Hire, du Châtel, Philippe le Bon, duc de la Bourgogne . . . (Mesdames et Messieurs, s'il vous plaît, ne touchez pas aux figures!). Les souvenirs encore récents de la guerre franco-allemande abondaient. Le nouvel empire allemand est relié à Arminius «le premier génius qui surveillait l'Allemagne», à Frédéric Barberousse. Un pygmée (sic) crie joyeux à celui-ci: «Eveille-toi, mon empereur, les corbeaux sont tous morts et l'empire nouveau est ressuscité.» Alors Barberousse «met le glaive de l'empire allemand au l'empereur Guillaume avec les mots: «Le prends t'en, ce ne que toi-même qui est digne de le porter au bout de huit cents années.»

Deux autres «classifications» comportent des numéros variés, féeriques, folkloriques, sérieux ou «humoristiques.» Ainsi, un «Lappon»; des assassins célèbres; un «combat humoriste entre ramoneur de cheminée et garçon cordonnier», un «Maori marqué de la terre des lacs nouveaux»; l'ondine du Rhin avec Loreley; une coquette parisienne; un guerrier des Makalolo-nègres; «Schneewitte» (Blanche-neige), une pièce qui respire et se remue la gorge»; la femme des bois Affandy, «dont la particularité est le claquer (?) où elle porte leurs enfants et des fardeaux»; «un Zuave mourant qui remue la tête et le sein avec l'efforce le plus grand, les yeux rompants qu'il ouvre en agonie. Il lui est difficile à mourir, parce qu'il sent le chut de la grande nation, la victoire du raison sur la phrase vaste.»

On le voit, ce catalogue ferait un excellent objet de critique dans un séminaire de langues modernes où les étudiants seraient chargés de le rabobiner et d'expliquer les innombrables erreurs — orthographe, vocabulaire, syntaxe, style — provoquées par une traduction littérale faite à coups de dictionnaire.

M. Jean Huyras engendre avec une candeur désarmante des cocasseries «hénaurmes», dirait Flaubert. Lisons, par

exemple, le No. 4 où nous apprenons que «les Lapons tuent des ursines et des rennes. Ils jouissent la viande; mais du gras ils faissent des lumières et du feu. Ils ne sont pas plus grands que quatre pieds et n'ont plus que trente années.» Et puis la terrible leçon que nous donne le No. 51: une danseuse et acrobatesse nommée Alma à Caïre. «Un jeune Anglais devint par cette fille garnie de tricotage de tel sorte, qu'il était couché pendant plusieurs années dans ses chaînes et coulait bas littéralement corporel et spiritueux.»

Sourions. Mais, tout étant relatif, je crois que les jeunes d'aujourd'hui, blasés par les inventions modernes, manifestent au cinéma moins de plaisir et d'étonnement que nous n'en avons à contempler «le rosignol chantant», «le soleil de miracle», «le rosier ensorcelé», ou bien «le paon qui, fière en conscience de son beauté, soulève l'ailes et fait frapper une roue autour de lui», ou encore «le coq de l'art mécanique qui mouve au coquelinier le bec et a une voix comme un coq coquelinant naturel.»

Et maintenant, rentre dans les ombres du passé, ô baraque du bon vieux temps, où «un ange charmant planait sous la galerie des lumières, priant continuellement à son Eternel à détourner du Musée Huyras tous dangers et priant le public affable à montrer au Musée sa faveur, en mesure la plus riche»!

Vom Begräbnis der Könige.

ß. Geiger, Basel.

Beim Tod des englischen Königs hat man in Wort und Bild so vielerlei darüber erfahren, wie die Leichenfeier in würdevollen altüberlieferten Formen vor sich gegangen ist, daß wir wohl auch von der Volkskunde aus dieses Totenritual betrachten dürfen. Zähes Festhalten an alten Brauchformen finden wir ja immer wieder an den Höfen, den Höfen der Fürsten wie der Bauern. Für den Engländer sind es jedenfalls nicht leere Zeremonien; für ihn haben sie einen Sinn. Der König, der sich im Leben so bescheiden im Hintergrund hielt, tritt nun im Tode als das Haupt des weiten Reiches hervor. Sein Sohn, der neue König, folgt bescheiden zu Fuß dem Sarg, auf dem die kaiserliche Krone glänzt. Eine eigenartige Verbindung von altem königlichen Prunk und demokratischen Formen.